

DOSSIER DE PRESSE

ÉCRANSUD présente

Serge Pey & la boîte aux lettres du cimetière



Un film de
Francis Fourcou

Avec Serge Pey - Un film de Francis Fourcou - Ingénieur du son : Agnès Mathon
Montage et effets visuels : Clément Combes - Lettrage : Alem Alquier
Assistante de production : Ilka Vierkant - Directeur photographie : Francis Fourcou
Régie : Henri-Paul Garcia - Production : ECRANSUD 2017

Un film de
FRANCIS FOURCOU

Sortie

14 mars 2018

85 minutes

Format : 1,89

Attaché de presse

François Vila

06 08 78 68 10

francoisvila@gmail.com

Lien bande annonce

<https://vimeo.com/254561894>

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Serge Pey et la boîte aux lettres du cimetière P.1

PRÉSENTATION

Serge Pey ou l'insurrection vivante P.2

BIOGRAPHIES P.4

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR P.6

ANTONIO MACHADO..... P.10

ANTONIO
MACHADO

*Le chemin se fait
en marchant*

16-31
MAI
2014

SERGE PEY ET LA BOÎTE AUX LETTRES DU CIMETIÈRE

Avec Serge Pey, la poésie est debout, la poésie est le pain des pauvres... Avec lui, la poésie tape du pied et marche... et nous suivons sa marche de la poésie, de Toulouse jusqu'à la tombe du poète Antonio Machado, à Collioure. Pas à pas, le long du Canal, sur les hauteurs ventées des châteaux cathares, dans les plaines où s'élevaient les camps d'internement de Bram, de Rivesaltes ou d'Argelès sur Mer, nous parcourons les chemins de sa mémoire, jusqu'à cette tombe, où, depuis longtemps une boîte aux lettres recueille les messages du Monde entier... Lettres intimes, politiques, poétiques, y fleurissent comme des bouquets de Toussaint,... Ces messages d'espoir il n'y a que les poètes qui peuvent les ouvrir, il n'y a que les humanités d'espoir qui peuvent y répondre

Avec Serge Pey, Prix Apollinaire 2017, Prix de Poésie de la Société des Gens de Lettres 2017.
Ce film a reçu le label Printemps des poètes .



Avec Serge PEY

Un film de Francis FOURCOU

Ingénieur du son : Agnès MATHON

Montage et effets visuels : Clément COMBES

Assistante de production : Ilka VIERKANT

Directeur photographie : Francis FOURCOU

Régie : Henri-Paul GARCIA

Production : ECRANSUD 2017

Durée 1h25 – DCP Couleurs

SERGE PEY OU L'INSURRECTION VIVANTE

Serge Pey est une force qui va. Le poète d'action ne s'arrête pas de marcher. Pendant deux semaines, du 16 au 31 mai, vous pourrez le rencontrer sur routes et chemins, entre Toulouse et Collioure. Une marche pour Antonio Machado, le grand poète républicain espagnol, à l'occasion de la parution de son dernier livre : *La Boîte aux lettres du cimetière*. Serge Pey est unique, parmi les plus grands, un poète et un penseur qui change le poème et la pensée, qui change la vie. Qu'on l'ignore tient à l'odeur de poudre qu'il porte sur ses vêtements, qui se propage dans tous ses livres, qui fait fuir les plus timides ou aimante à jamais ceux qui ont été saisis par la force d'insurrection de ses poèmes. Avec Serge Pey, ce n'est pas le poète qui est engagé, c'est le poème et l'art qui sont engagés, dans leurs formes-sens et dans cette incarnation vivante que sont la voix et un corps. La poésie se fait combat, « un mouvement inconnu de la liberté contre le mouvement général de l'oppression ». La poésie est aussi pour Serge Pey une action contre « l'exhibition des narcissismes autistes dans le supermarché de l'art » (*Avertissement d'incendie*). Le poème est ainsi une éthique et une politique. Avec son ami Henri Meschonnic, Serge Pey ne cesse de nous rappeler que « la poésie est contre le maintien de l'ordre ». Elle est en permanence ce que Serge Pey nomme « la conscience du réveil et des alarmes ».



Animateur de la Cave Poésie de Toulouse, Serge Pey est inséparablement poète, plasticien et théoricien. Son œuvre dépasse les frontières entre les arts, comme les oppositions entre le sonore et le visuel, le dire et le voir, l'écriture et l'oralité. La poésie d'action qu'il invente depuis plus de quarante ans n'est pas séparable d'une pensée théorique forte et d'un enseignement unique qu'il dispense à l'Université de Toulouse-Le Mirail où il est maître de conférences et où il dirige un séminaire de poétique et un atelier de poésie. Il a rassemblé en 2010 une part essentielle de sa pensée dans un ouvrage important qui est un long poème théorique : *Lèpres à un jeune poète, Principes élémentaires de philosophie directe* (Delit Editions, 526 pages).

L'œuvre de Serge Pey est considérable : cinquante livres de poèmes, des pièces de théâtre, des essais dont un livre sur Octavio Paz, des récits, des enregistrements sonores et des centaines de « performances » dans le monde entier. J'insiste sur les livres, même si Serge Pey a travaillé à déplacer le poème hors du livre, que ce soit par l'utilisation de bâtons, le récital d'action ou encore des spectacles de flamenco. Car Serge Pey est d'abord un écrivain. Les « performances » et l'importance de l'oralité ne doivent pas nous dispenser de le lire. L'oralité est dans l'écriture même, la voix dans le poème avant d'être dans sa profération.



Cette voix se développe aujourd'hui dans des récits-poèmes qui constituent l'allégorie de toute une vie et un combat contre l'oubli, l'oubli des républicains espagnols, l'oubli du franquisme, l'oubli de toute une part de l'histoire personnelle de Serge Pey, étroitement liée à celle de l'Espagne du 20ème siècle. En 2011 paraissait chez Zulma *Le Trésor de la guerre d'Espagne*. Ce mois-ci paraît chez le même éditeur *La Boîte aux lettres du cimetière*, un livre qu'il convient de tenir pour le second volet d'un ensemble dont on ne sait s'il est composé davantage de nouvelles ou de contes. Je crois que ce sont vraiment des poèmes. Car ces deux livres appartiennent aux grandes œuvres de la voix, au grand poème de l'oralité, non pas seulement parce Serge Pey y réinvente l'art de conter, mais parce qu'il y a paradoxalement une manière d'épopée dans la forme brève, l'invention d'un monde qui est tout ensemble une mythologie intérieure et l'histoire vraie des hommes. Ces poèmes de la vie et de la pensée sont à la fois l'écriture de ce qui accompagne tous les textes de Serge Pey, ces histoires qu'il raconte à ses amis depuis trente ans après ses performances, et des allégories mémorielles, politiques et oraculaires.

Chaque récit, dans la beauté sidérante de sa fable vraie, devient l'enseignement d'un principe de philosophie, d'un principe de vie. Le dernier livre de Serge Pey est celui qui contient tous les autres et que tous les autres contiennent. Chaque livre est un arbre et cet arbre est un homme. Chaque livre de Serge Pey est une porte et cette porte devient une table où les invités sont des livres qui les observent avec des regards familiers.

Pascal Maillard

LE POÈTE, BIO

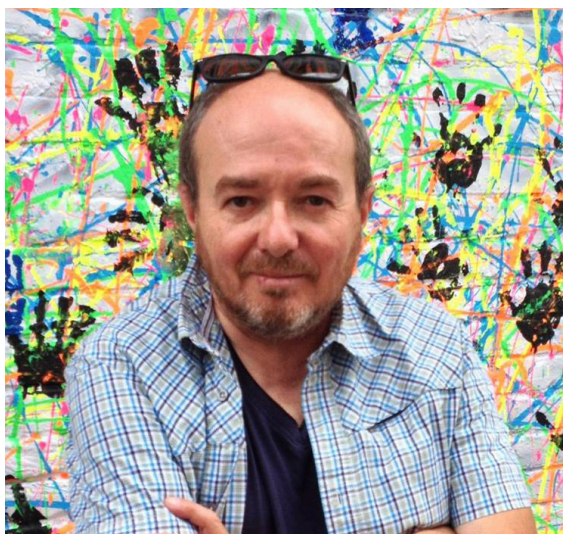
Serge Pey

Serge Pey est né en 1950 dans une famille ouvrière du quartier de la cité de l'Hers à Toulouse. Enfant de l'immigration et de la guerre civile espagnole, son adolescence libertaire fut traversée par la lutte antifranquiste et les mouvements révolutionnaires qui secouèrent la planète. Militant contre la guerre du Vietnam, il participa activement aux événements de mai et juin 1968.



Serge Pey fonda les marches de la poésie en 1981. Fondateur des chantiers d'art provisoire, il est un des représentants du mouvement international de la poésie-action. En 2017 il a obtenu le Grand prix national de poésie de la Société des gens de lettres ainsi que le Prix Apollinaire. Il enseigne la poésie à l'université Toulouse-Jean Jaurès. Parallèlement à son engagement politique, il découvrit très tôt la poésie et les voix de fondation qui transformèrent sa vie. De Lorca à Whitman, de Machado à Rimbaud, de Villon à Baudelaire, de Yannis Rítsos à Elytis, d'Alfred Jarry à Tristan Tzara, des troubadours à Antonin Artaud, des poésies chamaniques à celle des poésies visuelles et dadaïstes... Il commence alors la traversée d'une histoire de la poésie contre la dominance française des écritures de son époque. C'est au début des années soixante-dix que Serge Pey inaugure son travail de poésie d'action et expérimente, dans toutes ses formes, l'espace oral de la poésie. En 1975 il fonde la revue Émeute puis en 1981 les éditions Tribu. Le travail de Serge Pey dans la poésie contemporaine se définit comme une articulation entre écriture et oralité. Se déclarant lui-même comme un héritier des poésies du monde, il ouvre des passages dans les poésies traditionnelles des peuples sans écriture ou dans la poésie médiévale. Serge Pey reste le musicien ou le batteur inégalé de son poème. Serge Pey est un des représentants déterminants de la poésie d'action et de la présence du poème au sein de la performance. Son art singulier mêle à la fois certains aspects du happening, de la poésie sonore, de l'installation, de l'art-action... Connu par l'utilisation du bâton de pluie qu'il introduisit en Europe, ses scansions chamaniques, le rythme de ses pieds qui accompagnent son dire halluciné, il est un créateur de situations et déplace le poème hors du livre jusqu'à ses plus ultimes conséquences. Indissociable de son combat pour la libération de l'humanité, son chemin de poète l'a mené à partager les luttes des peuples du monde. Dans la revue Émeute, il inscrit dans ses colonnes le débat entre poésie et révolution. Membre du collectif pour la libération de Vaclav Havel, il publie de livres qui parsèment son mouvement solidaire et engagé.

LE RÉALISATEUR, BIO



Francis Fourcou

Après l'École Nationale Louis Lumière, il réalise son premier documentaire sur les révoltes viticoles dans le sud de la France, sous l'égide de Jean Jacques Languepin et Jean Rouch. Il travaille avec Alain Aubert, puis Jean Fléchet, assiste des réalisateurs prestigieux comme Peter Watkins, Jacques Rozier, ou Hubert Knapp.

Il a produit et distribué une quarantaine de films, courts, longs, documentaires ou fictions, du cinéma indépendant espagnol, dont le premier film d'Almodovar en France, Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?, du cinéma égyptien, le Sixième jour de Youssef Chahine, de nombreuses productions d'Humbert Balsan (Corps et biens, Histoire de Caporal,...) et deux films de Peter Watkins : Punishment Park, et Le Voyage. En 1997 son premier long métrage La Vallée des montreurs d'ours, qui le mène de l'»Ariège du XIXème à New York, (Grand prix du festival du film de Montagne), puis J'aime la vie, Je fais du vélo, Je vais au cinéma, sur l'exploitation cinématographique indépendante. En 2010, il poursuit le sujet de l'enfermement et de l'errance qui marquent si fortement son travail et réalise « Laurette 1942, une volontaire au camp du Récébédou », consacré aux femmes engagées dans la Résistance de sauvetage, et d'une réalité encore plus ignorée : les camps de Vichy, doublement primé, au Festival de la fiction historique de Narbonne 2015 et au Festival du cinéma « Adaptations », à Cholet (2016). En 2017, il achève Serge Pey et la boîte aux lettres du cimetière. (sortie mars 2018)



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR



«C'est une histoire
que je n'ai pas
écrite, mais suivie»

« Serge Pey et la boîte aux lettres du cimetière », que raconte le film ?

D'habitude les films racontent des choses qui nous sont étrangères et lointaines. Pourtant, je suis persuadé que les films racontent beaucoup de nous mêmes, de notre époque. On ne le voit pas quand on fait un film. C'est comme si nous demandions à un coureur de cycliste qui fait l'ascension d'un col, de voir la montagne en entier. Il ne peut pas, il ne voit que son guidon, il voit que la pente, les difficultés, le moment, ou, la griserie de la descente, il ne voit pas la montagne. Donc c'est toujours difficile quand on raconte une histoire de penser qu'elle vient de soi, surtout quand on pense que cette histoire est exogène. Là, c'est une histoire que je n'ai pas écrite, mais suivie. Le poète Serge Pey, est un ami, un frère d'action. Et, il m'a proposé de participer à une marche de la poésie, il en fait depuis trente ans, avec ses drapeaux de la poésie. Le drapeau de la poésie, c'est un drapeau transparent, c'est le drapeau où on peut tout écrire, où tout est permis, toutes les transgressions, tous les commentaires, tous les mots. Cette fois ci, l'objet de sa marche, c'était Machado.

Machado, va plonger dans les racines de Serge Pey, comme dans les miennes, parce que tout les deux, à des distances différentes, nous avons des racines, qui sont en Espagne. Dans cette Espagne alors républicaine pour lui, dans l'Espagne protestante au 18ème siècle pour moi, au moment où mes ancêtres chassés par l'inquisition sont arrivés en France. Pour Serge, c'est une mémoire beaucoup plus récente, celle de son père et de sa mère, chassés d'Espagne par le coup d'état franquiste. Après 39, ce fut l'obscurité nationaliste. Machado est notre lumière, arrêtée à la frontière. Serge voulait marcher vers la frontière, Collioure, Cotlliure, la côte libre en catalan, là où s'est arrêté le poète Machado, le grand poète, on dit le Victor Hugo espagnol, ... Le poète, qui, comme Miguel Hernandez, comme Lorca, comme Unamuno ont constitué la génération de 98. Les poètes du désastre disait le poète Rafael Alberti. Ces poètes ont tant célébré la République, en ont été les compagnons, parce leur idée de la poésie, était que la littérature est un acte d'émancipation, de libération. Et, c'est cela que poétise Machado quand il dit « Marche il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant », une vraie philosophie de vie. Ce poème a tellement imprégné des générations d'hispanisants... Moi-même, je l'ai découvert adolescent.

Quand Serge a souhaité faire une marche pour Machado, il a voulu partir de Toulouse, Allée Antonio Machado, l'allée qui mène à l'université Jean Jaurès, autre émancipateur, pour aller jusqu'à la tombe de Antonio Machado. Ce film raconte notre voyage, à pied de Toulouse jusqu'à Collioure. Nous avons joué les facteurs. Nous avons porté 400 lettres à la seule boîte aux lettres au monde sur une tombe. Ce qui veut dire, que la poésie, l'œuvre de l'écrivain est plus important que sa vie, dépasse sa vie, est immortelle, que sa poésie est immortelle, que la poésie peut toute accompagner. Les gens lui écrivent du monde entier et le facteur passe au cimetière porter ces lettres qui sont récupérées chaque semaine par la fondation Machado qui vient relever la boîte aux lettres.

La tombe de Machado ?

La tombe de Machado a une histoire extraordinaire, parce que Machado meurt très vite après son exil. En passant la frontière en février 1939 il est déjà très malade et donc il a une maladie des bronches, il laisse tout, ses papiers, ses derniers poèmes à la frontière; il arrive à Collioure et il est déjà très affaibli, il ne verra la mer qu'une fois. À Collioure, tout le monde va essayer de l'aider parce que le nom de Machado, est connu en France. Mais il est irrémédiablement fatigué. Il n'a que 64 ans, mais 3 semaines plus tard il sera mort, alors que sa mère agonise à la chambre à côté. C'est un drame pour les exilés, qui seront très nombreux quelques jours après à ses obsèques. Son cercueil est installé dans une tombe du cimetière. C'est après la guerre, dans les années 50, que tous ses amis vont se cotiser pour construire cette tombe à l'entrée du cimetière, Malraux, Camus, évidemment Pablo Casals qui s'était réfugié à Prades.



La poésie, qu'est-ce que c'est pour toi, la poésie?

Pour moi c'est, la poésie c'est la façon d'utiliser le langage pour produire des images, pour produire des métaphores pour jouer avec des mots. C'est un jeu comme même, c'est un jeu, c'est la façon d'utiliser son quotidien pour transformer ce quotidien. La poésie réaliste, je ne suis pas sûr que ça existe. La poésie produit des images, ... et les images peuvent produire de la poésie. C'est comme un peu l'idée de ce film, comment on pouvait on, au travers d'un film, produire de la poésie...

Quand est-ce que tu as su que tu tenais un film ?

Nous avons traversé des paysages et quand le printemps commence à fuir vers l'été, c'est grand moment d'alternances climatiques. Nous ne sommes pas dans le sud rieur, nous sommes dans un sud balayé par la pluie, les vents. Donc toute la première partie quasiment jusqu'à Carcassonne nous avons eu un vent d'une violence extrême, c'était très difficile.



La camera tremblait sous l'assaut du vent, il fallait l'assurer, c'était très difficile d'avoir des plans très stables, tellement le vent était violent, il soufflait à plus de 100km/h. après le soleil, très fort, la pluie, généreuse nous ont accompagné. Nous avons eu tous les temps, le soleil, la chaleur, le froid, l'humidité et le vent. Le film essaye d'en rendre compte. Avec le vent qu'on ne le voit pas, mais dont on voit l'action. Et c'est comme une métaphore, le vent on ne le voit pas, mais on voit son action, c'est comme une métaphore poétique. On peut parler du vent, mais on le voit jamais, mais par contre tout ce qu'il fait, on le voit. Et la poésie c'est pareil, c'est à dire, on ne la voit pas de suite, mais ça produit des changements en nous. Comme un film est toujours l'histoire d'une transformation, de ce voyage nous sommes revenus transformés.

Raconte-moi ta collaboration avec le monteur, Clément Combes ?

Clément n'avait pas une longue expérience de la narration cinématographique de long-métrage, parce qu'il avait fait surtout des formats courts, mais avait beaucoup d'idée pour les effets. J'ai toujours aimé ce côté Méliès du cinéma peu utilisé pour raconter des histoires. Parce que quand on parle des effets visuels, tout le monde pense à ces effets numériques qui visent une narration terriblement réaliste. Or dans ce film, il y a beaucoup d'effets visuels, mais ils sont totalement irréalistes, et c'est ce qui donne cet aspect poétique. J'avais l'idée d'utiliser des lettres, et Clément a fait des propositions et comme c'est un maître des effets visuels, la mise en images de ce film charme beaucoup des spectateurs. Nous avons trouvé un équivalent de ce que fait Serge. Serge est un joueur, un facteur de mots, et en même temps c'est un homme débout. Ce n'est pas de la poésie aimable, c'est de la poésie de combat. Évidemment nous avons tâtonné, mais je suis ravi de ce travail.

L'exil, la marche, le mémoire, ce sont des thèmes récurrents dans tes films ?

Je pense qu'il a le cinéma avant la Shoah et le cinéma après. Donc après ce 20ème siècle, qui est un siècle de désastres, cette révélation de la Shoah est finalement la même révélation qui nous fait Machiavel dans « Le Prince » en disant le doute de dieu, mais après la Shoah, ce dieu n'existe plus. Ce qui marque ce siècle, les deux guerres mondiales, le colonialisme et ses guerres coloniales, la tentative d'anéantissement du peuple juif, du peuple tzigane, du peuple arménien, le Rwanda, sont des événements marquants du désastre ; on ne peut plus faire le même cinéma après. Je ne savais pas pourquoi ça me concernait jusqu'au jour où j'ai appris que ma famille avait été chassée d'Espagne par l'inquisition, parce que protestante. Alors que Serge va vers son père spirituel et symbolique, vers cette frontière qui artificiellement séparé ces deux nations, de la même façon finalement j'ai marché avec lui et en marchant avec lui je suis allée à la rencontre de ma propre histoire d'exil.

C'est la deuxième génération de l'exil qui va à la rencontre de la première, qu'est-ce que nous apprenons ?

Serge dit souvent, pour pouvoir choisir son futur, il faut choisir son passé. Bon, je crois que ce monde ne souffre pas des identités, il souffre du manque d'identité. Évidemment ce qu'on apprend en allant à la rencontre de la génération de nos pères c'est, que cette génération a traversé le pire, ils sont nés entre les deux guerres, ils ont vécu à leur âge de l'adolescence, leur début d'âge d'adulte dans les moments les plus tragique du 20ème siècle. Et ils ont reconstruit ce monde en ruines, ils ont reconstruit avec la sécurité sociale, avec le Théâtre National Populaire, avec l'éducation populaire, la mise en place des retraites, ils ont construit ici en France une société qui voulait solidaire, qui voulait juste, qui voulait dans le partage. Cette société qui est en cours de démantèlement aujourd'hui. Nous devons leurs rendre grâce pour ce qu'ils ont fait pour nos générations.

La marche, la résilience, tu peux les mettre ensemble ?

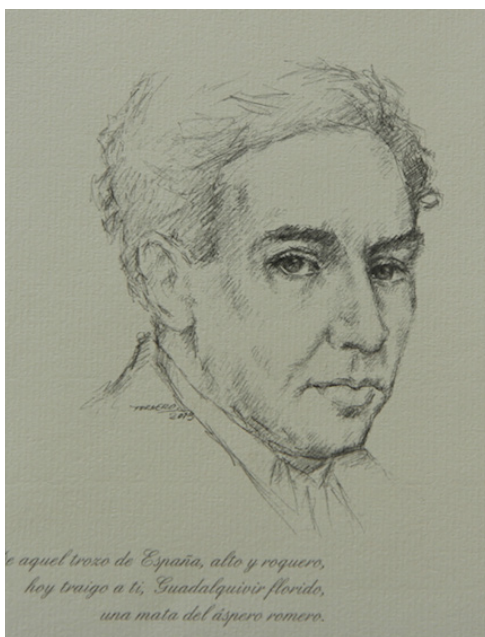
Quand je faisais cette marche, j'étais dans une situation psychologique et morale très difficile et cette marche m'a donné l'élan pour résilier. Sisyphe remonte son rocher et nous le roulons aussi, et notre vie est comme celle de Sisyphe.

Que tu crois est la force de ce film ?

A la fin du film, nous sommes sur la tombe de Machado, dans le partage, mais aussi dans la confiance. C'est ce que j'ai essayé de faire, être dans la confiance, pour que la voix de Serge soit chuchotée tout au long du film. Ce n'est pas un film savant, c'est ne pas un film compassé, c'est un film qui est dans une certaine joie, une énergie, mais ni aimable, ni gentil. Serge a un mot qui m'a porté beaucoup pendant le montage, il dit « je ne fait pas la poésie pour vous faire rêver, je fais de la poésie pour vous réveiller ». Voilà, c'est ça, j'espère que c'est un film qui va réveiller.

Recueilli par Ilka Vierkant

ANTONIO MACHADO



Antonio Machado, le grand poète de Séville, est l'une des figures importantes de la Génération de 98, un mouvement littéraire qui émerge à la fin de la période coloniale espagnole. Son premier livre de poésies *Soledades* est publié en 1903. Professeur de français à Ségovie en 1931, Machado y proclame la République, en hissant le drapeau républicain sur l'hôtel de ville, marquant ce qui sera l'engagement de sa vie. Quand éclate la Guerre civile d'Espagne, en juillet 1936, Antonio Machado est à Madrid, et met sa plume au service du parti républicain. À la chute de la République espagnole, il fuit vers la France....

Antonio Machado, le grand poète de Séville, est l'une des figures importantes de la Génération de 98, un mouvement littéraire qui émerge à la fin de la période coloniale espagnole. Son premier livre de poésies *Soledades* est publié en 1903. Professeur de français à Ségovie en 1931, Machado y proclame la République, en hissant le drapeau républicain sur l'hôtel de ville, marquant ce qui sera l'engagement de sa vie. Quand éclate la Guerre civile d'Espagne, en juillet 1936, Antonio Machado est à Madrid, et met sa plume au service du parti républicain. À la chute de la République espagnole, il fuit vers la France....

C'est à la fin d'après-midi du 28 janvier 1939, qu'Antonio Machado, descend du train surchargé en provenance de Cerbère, accompagné de sa mère, de son frère José, et de l'écrivain Corpus Barga. Atteint d'une grave affection des bronches, le poète est au bout de son « camino ». Avec nombre d'intellectuels, depuis son évacuation de Madrid assiégée, la route de l'exil a été dure. Six jours pour arriver à Port Bou, avec des haltes inconfortables, comme au Mas Faixat, où le poète et ses compagnons passent leur dernière nuit en terre d'Espagne. Le 27 janvier, Machado se remet en route pour atteindre Port Bou à la nuit tombante, dans le froid et la pluie de février. Le flot des réfugiés s'agglutine vers la frontière du col des Balitres.

Antonio Machado descend de voiture, abandonne ses bagages et ses derniers écrits qui seront perdus à jamais, et va péniblement monter les derniers lacets qui le séparent de la frontière fermée sur ordre du gouvernement français. Corpus Barga, l'ami de l'écrivain se porte à l'avant vers le commissaire de police français qui filtre les parcimonieuses entrées sur le territoire : « Antonio Machado est à l'Espagne ce que Paul Valéry est à la France. Il est malade. Laissez-le passer ». Antonio Machado et sa mère franchissent la frontière vers Cerbère dans le fourgon cellulaire de police, et va passer une première nuit en terre française, dans un wagon abandonné sur une voie de garage oubliée.

Le lendemain, sans le moindre bagage, Antonio Machado arrive à la gare de Collioure. A la Placette de la ville, Juliette Figuères, qui tient là commerce de mercerie, reconforte le poète et son cortège avec un café au lait et quelques biscuits. Et c'est tout près de là, à l'hôtel Bougnol-Quintana, qu'ils vont s'installer sur les conseils du chef de gare, Jacques Baills. Nouveaux amis colliourencqs du poète, le chef de gare, Jacques Baills, Juliette Figuères et son mari, l'hôtelière au grand cœur, Pauline Quintana, apportent aide morale et matérielle au poète : linge, timbres-poste, livres, journaux.

Mais Antonio Machado est très éprouvé par ce terrible voyage. Il sort très peu de l'hôtel. Son état de santé se dégrade, jour après jour et, le mercredi 22 février à trois heures et demie de l'après-midi, il meurt, alors que sa mère agonise dans la même chambre où elle meurt trois jours plus tard, le 25 février.

La nouvelle de la mort du poète se répand très vite. Jacques Baillis fait la déclaration de décès à la mairie et alerte l'ambassadeur d'Espagne en France. La presse locale, internationale se fait l'écho de la mort « du poète espagnol sans tâche ». Des obsèques civiles ont lieu le 23 février, conduites par le maire de Collioure, Marceau Banyuls, avec une foule de réfugiés, d'amis et d'admirateurs. Recouvert du drapeau républicain, le cercueil est déposé dans une niche du petit cimetière provisoirement prêtée par la famille Py-Deboher, amie de Pauline Quintana.

À Collioure, Antonio Machado n'a pas écrit. Si ce n'est un vers, son dernier, griffonné sur un bout de papier retrouvé dans la poche de son manteau : « Estos días azules y este sol de la infancia », Ces jours d'azur et ce soleil de l'enfance...

Dans un article du Figaro Littéraire, en 1957, Josep Maria Corredor, secrétaire du « Comité des Amis d'Antonio Machado » écrit : « Un grand poète attend son tombeau » et lance un appel aux dons. Beaucoup d'anonymes se joignent aux grands noms pour donner une tombe décente au grand poète de la République : Pablo Casals, René Char, Albert Camus, André Malraux, Eduardo Santos, président de la République de Colombie. La tombe, est placée sur un terrain du cimetière, cédé par la Mairie de Collioure, permet la réinhumation d'Antonio Machado et d'Ana Ruiz, le 16 juillet 1958. C'est sur cette tombe que fût fixée un jour de vent et de mer, une boîte aux lettres. Les lettres y affluent, du monde entier, et c'est la Fondation Antonio Machado de Collioure, créée en 1977 à l'initiative de Manolo Valiente, Monique Alonso et Antonio Gardó, présidée aujourd'hui par Joëlle Santa-Garcia qui les recueille, les enregistre, les protège. Ces lettres, confidences au poète disparu, hommage au grand Républicain, dédicaces ou pensées sont arrivées par milliers. Le poète Rafael Alberti avait nommé Federico García Lorca, tombé sous les balles fascistes, Miguel Hernández, mort de tuberculose à l'infirmerie de la prison d'Alicante, et Antonio Machado, brisé par la fatigue et la maladie les Poètes du Sacrifice. Ils ont été les plus grands poètes espagnols du XXe siècle, victimes de cette tragédie que furent la Guerre civile d'Espagne et le franquisme.



La mère de toutes les batailles disait Camus. Car la Guerre d'Espagne, c'est la lutte de l'ignorance et de la brutalité contre l'éducation et l'émancipation. La République espagnole, dès 1931 avait massivement engagé l'effort de l'état Républicain vers l'école. Il voulait créer une école de la sagesse. Une belle utopie de poète. Il haïssait l'élitisme et présumait que la dignité essentielle était celle de l'humain. « Mon enfance, ce sont les souvenirs d'un patio de Séville et d'un verger lumineux où mûrit le citronnier... » Et encore : « Diffuser la culture, ce n'est pas distribuer une richesse limitée à la multitude pour que nul n'en jouisse entièrement : c'est éveiller les âmes endormies et accroître le nombre des êtres capables de spiritualité ».

Machado dort à Collioure, trois pas suffisent hors d'Espagne, Que le ciel pour lui se fît lourd, disait Aragon. Il est vivant dit Serge Pey. C'est là, que Serge Pey est l'héritier. Sa poésie n'est pas faite pour rêver mais pour réveiller, sa poésie est debout, elle n'est pas aimable mais vivante, elle est « le pain des pauvres ».

Antonio Machado, Cantares - Traduction par Serge Pey

CAMINANTE NO HAY CAMINO

Todo pasa y todo queda,
pero lo nuestro es pasar,
pasar haciendo caminos,
caminos sobre el mar.

Nunca perseguí la gloria,
ni dejar en la memoria
de los hombres mi canción;
yo amo los mundos sutiles,
ingrávidos y gentiles,
como pompas de jabón.

Me gusta verlos pintarse
de sol y grana, volar
bajo el cielo azul, temblar
súbitamente y quebrarse...

Nunca perseguí la gloria.

Caminante, son tus huellas
el camino y nada más;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.

Al andar se hace camino
y al volver la vista atrás
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar.

Caminante no hay camino
sino estelas en la mar...

Hace algún tiempo en ese lugar
donde hoy los bosques se visten de espinos
se oyó la voz de un poeta gritar
«Caminante no hay camino,
se hace camino al andar...»

Golpe a golpe, verso a verso...

Murió el poeta lejos del hogar.
Le cubre el polvo de un país vecino.
Al alejarse le vieron llorar.
«Caminante no hay camino,
se hace camino al andar...»

Golpe a golpe, verso a verso...

Cuando el jilguero no puede cantar.
Cuando el poeta es un peregrino,
cuando de nada nos sirve rezar.
«Caminante no hay camino,
se hace camino al andar...»

Golpe a golpe, verso a verso.

MARCHEUR, IL N'EXISTE PAS DE CHEMIN

Tout passe et tout demeure,
mais notre sort est de passer,
passer en traçant des chemins,
des chemins comme sur la mer.

Jamais je n'ai cherché la gloire,
ni laissé dans la mémoire
des hommes ma chanson ;
j'aime les mondes subtils,
immatériels et charmants,
comme des bulles de savon.

J'aime les voir se peindre
de soleil et de rouge puis voler
sous le ciel bleu, et encore trembler
d'un coup sec et se rompre...

Je n'ai jamais cherché la gloire.

Marcheur, ce sont tes traces
qui font le chemin et rien d'autre ;
marcheur, il n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant.

En marchant se fait le chemin
et quand on regarde derrière nos épaules
on voit un sentier
sur lequel plus jamais on ne marchera.

Marcheur, il n'existe pas de chemin
sinon un sillage sur la mer...

Ici il y a quelque temps
à l'heure où maintenant les arbres s'habillent
d'épines
on a entendu la voix d'un poète en train de crier
« Marcheur, il n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant... »

Coup après coup, vers après vers...

Le poète est mort loin de sa demeure,
recouvert par la poussière d'un pays voisin.
En s'éloignant on vit couler ses larmes.
« Marcheur, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant... »

Coup après-coup, vers après vers...

Quand le chardonneret ne peut chanter.
Quand le poète est un pèlerin,
quand il ne sert à rien de prier.
« Marcheur, il n'est pas de chemin,
le chemin se fait en marchant... »

Coup après-coup, vers après vers.



VOS CONTACTS ECRANSUD DISTRIBUTION

Francis FOURCOU & Ilka VIERKANT

14 rue du Tanneron – 31400 TOULOUSE

06 30 52 62 15 / 06 09 48 43 18

ecransud@wanadoo.fr